

Le paysan n'a plus l'esprit de routine et utilise, selon les possibilités que lui donne le sol, l'outillage moderne. Dans les régions où la terre est moins riche, les ressources secondaires sont largement utilisées. Un mouvement coopératif encore à son début tend à éliminer les intermédiaires (3).

Le régime de la propriété se modifie également. Là, nous nous trouvons en présence de conditions très complexes. Nous pouvons en dire ceci ; dans les régions de très gros rapports, la petite propriété subsiste, — le gros gain pour de petits espaces, permettant en exploitant de conserver son indépendance. Dans les régions de moyen rapport, elle diminue, les exploitants arrondissent leur demeure ou s'en vont. La formation de domaines moyens est d'ailleurs avancée, au profit de ceux qui ont travaillé pendant, ou de suite après la guerre.

La petite propriété se reforme sur les hauteurs, là où le manque de fermiers diminue la valeur des terres pour qui n'exploite pas lui-même. On assiste aussi à l'achat de terre par des industriels ou commerçants enrichis recherchant un placement sûr. Le sort du cultivateur est bien amélioré depuis 1914. Une cause surtout incite le paysan à mieux vivre (4), c'est le manque de confiance dans le billet de banque et dans les titres de rente, sentiment qui se répand chaque jour davantage.

La population s'est stabilisée, après le départ des non-possédants (ce pourquoi on ne trouve presque plus de salariés), il y a pourtant diminution de la

(3) L'intermédiaire prélève en général un bénéfice élevé sur les produits de la terre. Le paysan s'en rend compte; d'où la création d'organismes de vente qui, bien qu'à leur début, donnent des résultats intéressants. Ex. : le syndicat des pépiniéristes de la région de Carpentras a fait avec la Russie d'importantes affaires en plants de vigne, éliminant les Fenouils et autres qui avaient jusqu'à présent un monopole de fait pour les ventes importantes.

(4) Beaucoup de paysans moyens ont leur auto, les gros propriétaires tous — on voit même à la campagne des postes de T. S. F.

population indigène (5). Elle provient non de l'exode vers la ville, enrayé, mais de la baisse des naissances, l'insécurité, le souvenir de la guerre, l'appréhension des charges, le bien-être, en un mot *le progrès*, ont tué le « croissez et multipliez ». La famille nombreuse jadis la règle, va devenir l'exception.

Le sentiment d'insécurité signalé plus haut est à la base de l'évolution politique des ruraux. Sans vouloir donner une idée précise d'une idéologie complète et nuancée qui demanderait une étude à part, on peut indiquer deux faits d'ordre général, l'un est que les régions les plus favorisées économiquement sont les plus avancées, l'autre que si le paysan vaclusien acceptait dans l'ensemble assez facilement une organisation sociale nouvelle lui laissant la terre, il serait hostile à un retour à l'ancien régime.

En terminant, il faut noter que cette étude s'applique au Vaucluse d'aujourd'hui. En effet, si certains produits du sol exportés vers les pays à change élevé ne paraissent pas menacés de baisse trop rapide d'autres, et d'importance, tels la vigne, paraissent en danger. Une période de baisse n'est pas improbable. En se prolongeant, elle ramènerait la paysan à sa situation d'avant-guerre qui n'était pas brillante. Cette éventualité, si elle se produisait, aurait de graves répercussions que nous ne pouvons exactement prévoir.

Je tiens à remercier les camarades qui m'ont aidé dans ce travail et particulièrement Ed. Lamy et Chauvin, à Lacoste ; Bertrand et G. Grand, à Cavailon ; H. Grégoire à Apt ; Bes à Orange ; Ardacé à Travaillan ; Ferraud à Jonquières ; Magnan à l'Isle. C'est grâce à eux que ce travail, incomplet peut-être, peut prétendre à la sincérité et à l'exactitude ; les renseignements qui s'y trouvent provenant tous de camarades vivant de et à la terre.

L. JOUVAL.

(5) Dans la population agricole, nous comprenons en effet les éléments étrangers. Certains pays de hauteur se dépeuplent également, mais au profit de leur plaine.

LES LIVRES

Dans sa séance du 26 avril, le Comité de rédaction de "Clarté" a choisi comme livre du mois, la bêtise roman scolaire, par Constant Burniaux.

Constant Burniaux : C'est la bêtise, l'incurable bêtise des pauvres anormaux, fils des miséreux ou dégénérés (Rieder, éd.) que le capitalisme exploite et relègue dans les vieux quartiers des villes, « pauvre chair innocente qu'un Dieu triture et torture sans pitié. »

Je me demande seulement pourquoi l'auteur a mis en sous-titre : *Roman scolaire*, et non : *Carnet de croquis scolaires*, comme il le dit dans sa préface. Croquis rapides, secs, implacables comme la misère qu'ils expriment, mais croquis dont la succession produit de ces défilés hallucinants que la guerre nous montra.

Mais ici, ce sont les enfants qui sont punis, dans leur chair et dans leur esprit, pour un crime qu'ils n'ont point commis. Car, « je vous le demande... pourquoi l'être désigné, Gaston Couquendeu, n'a-t-il pas de souliers, pas de veste, pas de casquette, pas de père, pas de savon, pas d'essuie-mains, pas de lit, pas de viande?... »

A vrai dire, derrière ces croquis, ces notes où l'on sent circuler une tendresse compatissante en dépit du ton amer de tout l'ouvrage, c'est le réquisitoire d'une société qui s'ébauche. Dans une classe d'arriérés de la ville de Bruxelles, l'auteur, maître d'école, se donne pour tâche de faire luire un peu d'intelligence dans ces âmes d'anormaux qui lui sont confiées, et au contact de ces pauvres êtres dégénérés, infirmes, somme de toutes les misères humaines et de toutes les plaies sociales, il a senti grandir en lui tour à tour, des sentiments divers, depuis le dégoût jusqu'à la pitié profonde.

On ne s'était pas encore avisé qu'il pouvait y avoir dans la multitude des enfants qui fréquentent l'école, de pauvres gamins sur lesquels s'abat, dès le berceau, une mystérieuse malédiction. C'est à ces « crétiens », victimes de l'hérédité, de l'alcoolisme, de la débauche, de toutes les infirmités monstrueuses dont souffre l'humanité, dans sa chair et dans son intelligence, que Constant Burniaux s'est adressé pour surprendre le secret de leur âme « tendre, trouble, candide, tarée, grave ou folle ». Il nous a donné dans ce petit livre un tableau fidèle de cette misère intellectuelle. Il évoque avec un réalisme cruel, ces silhouettes de dégénérés, aux yeux brillants de phtisiques, pâles, amaigris, « âmes déteintes, cerveaux vaincus, menés en masse sous le fouet des lois naturelles, vers la lutte physique, aveugle, inexplicable ».

Et toute la détresse des familles les plus miséreuses

passent sous nos yeux : Les frères Couquendeu, qui sont tuberculeux. « Leur père est parti, leur mère sort le soir... Ils ont des bêtes. Ils sont si sales que les autres leur refusent la main. » « La mère Couquendeu est venue ce midi : peu peignée, sale, sale !... Ce total fatalisme des trop malheureux ; cette voix recrue, faite d'affreux cris séchés, rengorgés. » — Mammers dit : « Ma mère n'est jamais là... Je me lave seulement le dimanche... » — Et la mère de Jef, « pâle comme une convalescente, mais peignée, une tristesse déçue dans les yeux... Et elle n'a pas encore parlé de son mari. Ah ! celui-là !... Tuberculose ! Syphilis ! Brutalité !... Elle a tout souffert ! Elle a eu d'autres enfants, ils sont morts. Elle a l'aspect d'une petite chose usée, détraquée d'avoir trop servi aux hommes. » Et d'autres encore dont l'histoire à peine entrevue est poignante.

Mais les voilà qui surgissent tous, leurs parents, en un tableau final, le jour de la distribution des diplômes. « Ils entrent en criant, comme au cinéma, lorsqu'ils ont trop fait la file. Ils ont des souliers vraiment jaunes et leurs bouches ont une tendance vers le museau... Dehors, ils badaudent. Leurs couleurs, leurs cris, leurs mufles d'arriérés déparent tout. On dirait qu'ils veulent faire honte, consciemment, à ceux qui les ont mis si bas. »

Tableau de la dégénérescence sociale consécutive à la détresse matérielle dans des locaux infects où la famille, exténuée, se dissout. « Les sourires sont éteints. Pas un œil vers la fenêtre. Tuberculose, syphilis, dégénérescence ne regardent même plus le soleil... Même Max se plaint ; la lumière lui donne mal aux yeux... »

Tout cela est vu avec une âme compatissante de poète qui sait lire dans les yeux ou dans les traits du visage. C'est dit aussi dans une langue alerte et colorée qui a su éviter les écueils si nombreux de ce genre de travail.

Car ceux qui sont fatigués des vulgaires romans de gosses ou des journaux de classe peuvent prendre ce livre sans crainte : il ne sent point le pédagogue...

* * *

J. Piaget : Voilà deux livres qui témoignent d'un effort excessivement sérieux pour essayer d'aller plus avant dans la connaissance intime de l'enfant. L'auteur part de cette croyance des éducateurs d'aujourd'hui que l'esprit de l'enfant n'est ni une page blanche, ni une réduction de l'esprit de l'adulte. L'enfant est l'enfant, un être à part qui

